

LES HEROS DE LAMARTINE.

A la société de 1820, encore toute troublée des récentes catastrophes arrivées à l'Empire, Lamartine parut, à propos, comme le chantre des états d'âme; car, à ces âmes nourries de mélancolie et de religiosité par la lecture de Chateaubriand, il fallait la douceur de l'harmonie et le bercement de la poésie lyrique. Lamartine, en laissant jaillir en même temps que la poésie les sentiments tumultueux dont son âme était agitée, répondait au besoin ardent et profond de l'âme humaine de cette époque. "Lorsque, dans un de ces instants de tristesse et de découragement qui s'emparent quelquefois des âmes les plus fortes, un promeneur solitaire entend par hasard résonner de loin une voix dont les chants doux et mélodieux expriment des sentiments qui répondent aux siens, il est comme saisi d'une sympathie bienfaisante; il sent vibrer de nouveau ces fibres que l'abattement avait détendues; et si cette voix, qui peint ses souffrances, y mêle par degrés de l'espoir et des consolations, la vie renaît en quelque sorte en lui; déjà il s'attache à l'ami inconnu qui la lui rend; déjà il voudrait la serrer dans ses bras, l'entretenir avec effusion de tout ce qu'il lui doit."(i). Ce jugement de M. Cuvier, dans sa réponse au Discours de réception de Lamartine, à l'Académie française, définit bien la nature du lyrisme lamartinien et les raisons de son succès.

Lamartine a toujours été un poète lyrique. "C'est bien lui, remarque M. Daniel Mornet, qui a récréé la poésie française : il a eu, le premier, la sensibilité d'un poète. La poésie chez Lamartine, n'est plus un travail de littérateur; c'est l'expression spontanée, nécessaire de l'émotion"(ii). Comme il le dit lui-même

.....

(i) Ch.- F. des Granges.- Histoire illustrée de la littérature française, p.743.

(ii) D. Mornet.- Histoire de la littérature et de la pensée françaises, p.150.

dans la Préface des Méditations (écrite en 1849); il a "donné à ce qu'on nommait la Muse au lieu d'une lyre à sept cordes de convention, les fibres mêmes du coeur de l'homme, touchées et émues par les innombrables frissons de l'âme et de la nature". Son lyrisme commence par un gémissement ou un regret, pour se terminer par la résignation et l'espérance dans le bien, un optimisme qui s'affirme avec vigueur et fait rebondir l'âme vers l'idéal. Au lieu d'être seulement un élégiaque tendre, délicat, exprimant en beaux vers harmonieux, mais flottants, vagues, imorécis, les sentiments les plus pénétrants, Lamartine sait aussi faire de ses douleurs un point d'appui pour s'élever plus haut. Il ne serait donc pas juste de le considérer seulement comme le chantre d'Elvire, le poète amoureux dont le coeur est brisé et qui se borne à chanter sa passion(1). Lamartine constate bien, en effet, que parfois l'action vaut mieux que les vers : c'est ce qui inspire en lui ce désir de répandre le bien parmi les hommes, de semer partout la concorde, l'amour, la paix. Voilà Lamartine homme politique, celui qui contribue au bien commun, qui distribue à l'humanité entière sa vaste sympathie.

Un poète, selon Lamartine, "n'est pas un être capricieux et bizarre, chose légère volant à tout sujet, mais un homme qui a, plus fortement que le vulgaire, éprouvé les passions, et sait ce qui se cache dans les coeurs; qui possède, outre une souple et ferme intelligence, cette intuition que rien ne remplace .....

(1) "Il y a, en réalité, dans les Méditations, l'amour pour Graziella, celui pour Elvire, celui pour la jeune anglaise qui devint sa femme, et bien d'autres choses. Surtout il y a toutes les amours et toutes les adresses, et tout l'idéal de communion des âmes, l'éternelle misère de se heurter au temps qui passe, à la mort qui rôde, l'effort pour se rattacher à ce qui dure, amour de la famille, du pays natal, nature compatissante, et au delà des hommes et de la nature, à la foi religieuse".

(D. Bernet.- Histoire de la littérature et de la pensée françaises, p. 27).

dans le maniement des réalités; qui a l'habitude des sommets, non pour se perdre dans les hauteurs, mais pour mieux voir les habitants des plaines"(i). Ainsi a-t-il transmis sa qualité de poète dans l'âme de ses héros, particulièrement dans Jocelyn.

Prenons d'abord ses premiers romans en prose. Les Confidences, Graziella, Raphaël, sont des fragments d'autobiographie un peu romanesques, relevés par des passages éloquentes, exquis, mais dont l'ensemble conserve une monotonie fatigante. Jusqu'à l'époque de Lamartine, les enfants n'étaient pas tolérés dans la liste des héros de romans. Mais dans les Confidences, nous trouverons Lamartine enfant et héros. Voilà l'opinion de M. Paul Hazard sur ce livre : "Fut-il jamais plus doux éveil à la vie? Plus de liberté? Plus d'aisance? Soins plus touchants, de la part d'une plus aimable mère? Une tendre atmosphère fluide flotte autour de lui, et imprègne jusqu'à la nature humanisée; elle se déplacera quand il se déplacera, et elle l'accompagnera partout, comme les saints conservent leur auréole. Belle et séduisante figure; non point vigoureusement taillée et sculptée; voire un peu molle en son contour. Mais délicate, et nostalgique : attendrissement délicieux de Lamartine sur Lamartine enfant"(ii).

"Graziella" et "Raphaël" particulièrement sont deux épisodes de la vie amoureuse de Lamartine dont les héros sont toujours lui, bien qu'encore peu intéressant dans son caractère plutôt mobile, léger rêveur, insoucieux, aimant la flânerie et la nonchalance. Comme les Méditations, ces romans ne rendent pas le vrai Lamartine, dont ils ne donnent qu'une idée incomplète. Les soupirs et les rêveries mélancoliques du jeune Lamartine expriment une crise de jeunesse qui n'a pas gagné l'âge mur. Comme nous le

.....

(i) Paul Hazard.- Lamartine, p.69.

(ii) Ibid. p.97-98.

savons, la nonchalance de Lamartine n'était qu'apparente. Ses sentiments peuvent rester tranquilles en lui, mais qu'un souvenir, un rêve, un événement paraissent, tout son coeur reprend sa flamme et laisse jaillir la poésie et les pensées les plus nobles.

Le jeune homme de 18 ans, héros de "Graziella", c'est alors Lamartine à 21 ans, envoyé en Italie pour oublier un amour prématuré, une fille d'un docteur, Henriette Pommier. Comme ses parents l'avaient souhaité, Lamartine oublia Henriette Pommier, mais s'éprit d'une jeune fille napolitaine, Graziella, dont il a raconté l'histoire plus tard, en la romançant de telle sorte qu'il est difficile de saisir la vérité. Au juste, quelle est la vraie Graziella, nous ne le savons pas. Il paraît que c'était une petite ouvrière pliant des cigarettes dans un atelier. Comme nous le dit M. Petit de Juleville, "lui-même avoue (dans les Mémoires) que, par une vanité puérile, il la fit (dans les Confidences) ouvrière en corail; à cela près, tout le reste du roman est littéralement exact"(i).

Mais l'essentiel, c'est que le héros est bien Lamartine dans toute sa jeunesse romantique, ardent, indépendant, flâneur et rêveur, amoureux de la nature et de la solitude. A Naples, tout lui paraît gaieté, joie, bruit, soleil, mouvement, et Lamartine s'abandonne avec délices au bercement de cette nature riante, douce et tiède.

"Je menais à Naples à peu près la même vie contemplative qu'à Rome chez le vieux peintre de la place d'Espagne; seulement, au lieu de passer mes journées à errer parmi les débris de l'antiquité, je les passais à errer ou sur les bords ou sur les flots du golfe de Naples"(ii).

.....

(i) Petit de Juleville.- Histoire de la Littérature, tome VII, p.195.

(ii) Lamartine.- Raphaël et Graziella, p.241.

L'amour vient à lui sous la forme d'une tendre amitié, simple et douce, que lui offre la petite fille d'un pêcheur de Procide. Par suite d'une maladie dérivant de l'isolement et du mal du pays, le jeune homme est invité à venir habiter la maison de Graziella. Il lui enseigne à lire et à écrire, et croit l'aimer d'un amour fraternel. Quand survient le jour de la séparation, tous deux constatent le profond attachement qu'ils ont l'un pour l'autre. Graziella refuse absolument le mariage avec son cousin et se sauve même de la maison pour se faire religieuse. Retrouvée et ramenée chez elle par son ament, elle y vit heureuse seulement pour quelque temps et meurt ensuite de désespoir et de chagrin après le départ sans retour de l'objet de son amour.

"Ainsi, quand je partis, tout trembla dans cette âme;  
Le rayon s'éteignit, et sa mourante flamme  
Remonta dans le ciel pour n'en plus revenir;  
Elle n'attendit pas un second avenir,  
Elle ne languit pas de doute en espérance  
Et ne disputa pas sa vie à la souffrance;  
Elle but d'un seul trait le vase de douleur  
Dans sa première larme, elle noya son cœur!  
Et, semblable à l'oiseau, moins pur et moins beau qu'elle,  
Qui, le soir, pour dormir, met son cou sous son aile,  
Elle s'enveloppa d'un muet désespoir,  
Et s'endormit aussi; mais hélas! loin du soir!"(i).

Le sujet est pathétique : une belle et simple jeune fille morte d'amour pour un jeune homme qu'elle adore pour sa bonté religieuse et protectrice. Comme dans tous ses romans, Lamartine nous montre l'amour pur, idéal, sans tâche, qui se borne à l'adoration de

.....

(i) Lamartine.- Le Premier Regret, vers 112-123.

l'être aimé sans le toucher d'une main profane. Le héros de Graziella est la chasteté même, et malgré son imagination romantique, il est encore trop jeune pour comprendre la profondeur et la puissance d'un amour vrai. Son amour-propre lui fait constater l'inconvenance d'une telle alliance, et il ne se sent pas le courage de retourner à Graziella qu'il aime d'ailleurs sincèrement. Comme il l'avoue lui-même, le motif de son délaissement de Graziella provient du monde qui l'entoure, et non de son propre cœur :

"J'étais à cet âge ingrat où la légèreté et l'imitation font une mauvaise honte au jeune homme de ses meilleurs sentiments; âge cruel où les plus beaux dons de Dieu, l'amour pur, les affections naïves, tombent sur le sable et sont emportés en fleur par le vent du monde... Cette vanité mauvaise et ironique de mes amis combattait souvent en moi la tendresse cachée et vivante au fond de mon cœur. Je n'aurais pas avouer sans rougir et sans m'exposer aux railleries quels étaient le nom et la condition de l'objet de mes regrets et de mes tristesses. Graziella n'était pas oubliée, mais elle était voilée dans ma vie. Cet amour qui enchantait mon cœur, humiliait mon respect humain. Son souvenir, que je nourrissais seulement en moi dans la solitude, dans le monde me poursuivait presque comme un remords. Combien je rougis d'avoir rougi alors!"(1).

Ainsi finit l'épisode de Graziella, par des pleurs et des regrets, et Lamartine rentra tristement à Mâcon. Quatre ans plus tard, nous le trouverons héros d'un autre épisode de sa vie amoureuse. Raphaël, c'est encore lui, plus mûri, plus ennuyé de la vie, plus éloigné de sa piété religieuse, mais aussi plus profond et plus ardent dans son amour pour sa Julie, son "Elvire".

.....

(1) Lamartine.- Raphaël et Graziella, p.308.

Lamartine nous présente Raphaël comme son ami intime, sous les traits d'un jeune homme extrêmement délicat, sensible, fragile, vaincu dans sa lutte avec la vie, brisé, et mourant jeune en simple habitant de campagne, au milieu de la nature compatissante, un vrai héros romantique par son dégoût de la vie, son génie inconnu, son âme languie saturée d'amertume et repliée sur elle-même. La jeune femme aimée de Raphaël, Julie, c'est l'Elvire du "Lac", c'était Mme Charles, la femme du physicien célèbre. Elle-même était d'une nature noble, douce et raffinée. Lamartine la rencontra aux eaux d'Aix-en-Savoie en septembre 1816. Il passe l'hiver suivant auprès d'elle. Se rendant au rendez-vous donné par elle à Aix au mois de septembre 1817, Lamartine l'attendit en vain. C'est alors que, près du lac de Bourget, qui avait été témoin de leurs jours heureux, Lamartine, seul, désolé, écrivit l'immortelle élégie du "Lac". Mme Charles mourut trois mois plus tard, laissant son amant dans un abattement douloureux; mais le poète fut créé : un grand amour, suivi immédiatement d'une grande douleur, a fait enfin jaillir la vraie flamme poétique, l'inspiration sincère et personnelle.

Voilà aussi le thème de "Raphaël, un roman d'amour pur, suave, désintéressé, se terminant par une tristesse infinie. Comme à tous ses héros, Lamartine donne à Raphaël une féconde imagination et une sensibilité profonde, mais jamais le trivial, l'abandon de soi-même au plaisir des sens. Les amants peuvent s'adorer d'une passion vive et réelle, leur attachement se borne à l'union de l'âme. L'amour de Raphaël pour Julie est une chose sublime, placée trop haut pour être souillée; "c'était ce sentiment désintéressé, pur, calme, immatériel; le repos d'avoir trouvé enfin l'objet toujours cherché, jamais rencontré, de cette adoration souffrante faite d'idole, de ce suite vague et inquiet faite de

divinité, jusqu'à ce que nous ayons entrevu l'objet de ce culte, et que notre âme s'y soit attachée comme le fer à l'aimant..."(i) Un tel amour est patient, parce qu'il est absolu et qu'il se sent éternel. Il ne peut s'effacer du coeur, ne peut contenir en lui d'ennui, ni de dégoût, parce que l'âme seule y est attachée, et non le sens.

"Au physique comme au moral, Raphaël réunit toutes les perfections, tous les dons de l'ange, son patron, et du grand peintre, son homonyme"(ii). Cette remarque de Sainte-Beuve nous montre bien l'effort de Lamartine pour donner à son héros un caractère élevé, noble et pur, invraisemblable même, selon Sainte-Beuve, dans sa chasteté et sa pureté virginale. Mais nous n'avons ici aucune affaire au réalisme; Raphaël de Lamartine est donc bien à sa place, figurant le héros romantique dans toute sa perfection et sa passion pour un amour idéal.

De même, dans "Jocelyn", nous avons encore un héros modèle de perfection. Lamartine a poétisé une aventure de jeunesse de son ami l'Abbé Dumont, curé de Pussières et en a fait "Jocelyn", épisode trouvé chez un curé de campagne. Dans le dessein de Lamartine, "Jocelyn" n'était même qu'un épisode d'une vaste épopée. Le héros de cette épopée, César, un ange déchu, s'étant épris d'une mortelle, "Daidha, a voulu devenir un homme pour l'aimer. Dieu exauce son vœu, mais le condamne à poursuivre en vain celle qu'il aime. César devra passer à travers les temps par des incarnations sans fin jusqu'à ce qu'il ait expié. Il symbolise la lutte de l'âme humaine et sa lente ascension vers la beauté et la vérité. "La Chute d'un ange" est le début de cette épopée.

.....

(i) Lamartine.- Raphaël ou Pages de la vingtième année, XVI, p.43.

(ii) Sainte-Beuve.- Causeries du lundi, vol.I, p.65.



"Jocelyn" en est la conclusion : c'est l'expiation. "La huitième vision de "la Chute d'un ange" nous explique la conception du poète : l'homme fait sa destinée, monte ou descend par son propre mérite, supprime le mal en s'élevant à Dieu, raison de l'être, et terme de l'aspiration de toute créature"(1).

"Jocelyn" étant la fin de cette épopée, le héros en sort purifié et rayonnant de vertu. L'idée de Jocelyn, c'est l'élévation d'une âme par la pitié, le dévouement, le sacrifice. Pour assurer une dot à sa sœur, Jocelyn entre sans vocation au séminaire d'où il est chassé par la Révolution et se réfugie dans une grotte sauvage des Alpes. Un proscrit mourant lui confie son enfant, une jeune fille, Laurence, qui aime Jocelyn et que lui aussi aime. Mais, pour administrer les derniers sacrements à un évêque emprisonné sous la Terreur, Jocelyn accepte d'être ordonné prêtre et brise ainsi son amour avec Laurence, l'amour qui aurait fait son bonheur. Ainsi séparé de celle qu'il aime, Jocelyn se donne tout entier à ses humbles paroissiens, vivant dans un pauvre village perdu dans les neiges. Une voyageuse le demandant à son chevet, Jocelyn s'y rend et y trouve Laurence. Il la bénit et l'ensevelit à côté de son père près de la grotte où ils avaient vécu ensemble. Ainsi, fatigues, épreuves, déceptions, rien ne compte pour Jocelyn; sa vie n'est qu'immolation et abnégation. Son âme déborde en un amour ardent, une inépuisable charité pour Dieu, pour tous les êtres, pour la nature entière. Jocelyn, meurtri par l'amour, se fait missionnaire de la charité : il instruit les enfants, console les pauvres, dirige et hausse leur pensée vers Dieu, et trouve ainsi à la fin de cette continuelle immolation la paix sereine de l'âme. Jocelyn, c'est l'idéal du sacrifice réalisé

.....

(1) C. Lanson.- Histoire de la Littérature française, p.951.



par un homme.

Comme le remarque M. Gustave Lanson, "un incurable optimisme emplit ce poème : tout passe et nous passons : nous souffrons, nous saignons; et la nature est impassible. Rien ne blesse Lamartine : il aime, il admire, il croit; "tout est harmonie et beauté" (i). Le mal et la laideur n'existent que pour l'esprit qui ne sait pas, pour l'oeil qui ne voit pas : ainsi, va-t-il imprégnant la nature et l'humanité des couleurs splendides de son âme. Nul ne fut mieux fait pour chanter l'hymne de l'espérance"(ii). Pour se donner tout entier à cet optimisme, il faudrait fermer les yeux sur beaucoup de choses, car si on analyse trop rigoureusement les idées, si l'on s'aperoche de trop près de la nature, le désenchantement, le pessimisme apparaissent. Ce que l'on reproche à Lamartine, c'est de trop idéaliser. M. Emile Deschanel, par exemple, observe que, "pour Jocelyn lui-même, il a le droit de s'immoler à son Vieil évêque, et on peut nommer cela, si l'on veut, "la perfection héroïque" (le mot est de M. Emile Ollivier); mais Laurence, a-t-il donc le droit de la sacrifier aussi?"(iii). Le Pasteur Vinet à son tour réclame que "le fanatisme est beau en poésie, mais le poète ne doit pas laisser lieu de penser qu'il épouse les emportements du zèle aveugle et amer... Ça'a donc fait la malheureuse Laurence pour être immolée aussi, avec Jocelyn et par lui? ... C'est à cela pourtant que tient tout le poème; c'est le postulat nécessaire afin que Jocelyn, devenu prêtre, ne puisse plus l'épouser. Eh bien! cela n'est pas plus vraisemblable qu'orthodoxe. Et ce n'est pas la même sorte d'in vraisemblance que celle du long tête-à-tête angélique de toute une année dans la solitude; invrai-  
.....

(i) Lamartine.- Jocelyn, 4ème époque.  
(ii) G. Lanson.- Histoire de la Littérature française, p.952.  
(iii) Jules Lemaitre.- Les Contemporains, VIème série, Lamartine, p.163-164.

semblance résultant de l'idéalité seule : ici, c'est une accumulation de circonstances inadmissibles, sans aucun bénéfice d'idéal. Jocelyn n'est-il pas responsable des conséquences funestes de sa docilité excessive?"(i).

M. Jules Lemaitre est peut-être plus juste dans son observation. Faisons Jocelyn moins charitable, qu'il résiste aux demandes de son évêque, qu'il aille retrouver sa Laurence et qu'ils se marient. L'histoire ne valait plus guère la peine d'être contée; il ne reste plus rien de ce qui devrait être le poème du sacrifice idéal. Il faudrait alors bien comprendre la pensée de Lamartine pour saisir la beauté de ce poème irréel, invraisemblable. "La pensée de Lamartine n'est jamais fade ni basse. Il est le poète de l'amour, oui, mais de l'amour 'qui tend toujours en haut' (le Banquet, l'Imitation); et c'est pourquoi il a toujours conçu quelque chose de supérieur aux amours, - promises sans doute, belles quelquefois, mais toujours forcément égoïstes et médiocrement profitables à la communauté humaine, - d'un jeune homme et d'une jeune femme. Il lui est même arrivé (Graziella) de mettre quelque dureté dans l'aveu de ce sentiment. Jamais il n'a donné comme Hugo, Musset, ou Sand, dans la glorification romantique de l'amour fatal, de l'amour possession, de celui qui fait tout oublier, Dieu, les hommes, la patrie"(ii).

Lamartine est ainsi trop religieux, trop élevé dans ses pensées pour pouvoir tolérer l'amour charnel dans ses héros. Jocelyn peut faire songer un peu à Rousseau ou à René par sa sensibilité et son imagination, mais il y a beaucoup plus de chasteté en lui : c'est un héros purifié. Ce n'est point un prêtre romantique

.....

(i) Jules Lemaitre.- Les Contemporains, VIème série, Lamartine, p.164-165.

(ii) Ibid. p.166-167.

poursuivi par des souvenirs sensuels, mais un bon prêtre, paisible, serein, rendu saint par sa douleur et son abnégation. Voyez cette image splendide qui résume l'histoire de cette âme :

"J'ai trouvé quelquefois, parmi les plus beaux arbres  
De ces monts où le bois est dur comme les marbres,  
De grands chênes blessés, mais où les bûcherons,  
Vaincus, avaient laissé leur hache dans les troncs.  
Le chêne, dans son noeud le retenant de force,  
Et recouvrant le fer d'un bourrelet d'écorce,  
Grandissait, élevant vers le ciel, dans son coeur,  
L'instrument de sa mort, dont il vivait vainqueur.  
C'est ainsi que ce juste élevait dans son âme,  
Comme une hache au coeur, ce souvenir de femme"(i).

D'autres accusent Lamartine aussi de s'être pris au célibat des prêtres, d'hétérodoxie et panthéisme. Mais comme nous le voyons, il n'y a guère d'intention vers ces idées dans le poème : "Ce ne fut pas sa pensée en écrivant ce livre; il n'en a eu qu'une : inspirer l'adoration de Dieu, l'amour des hommes, et le goût du beau et de l'honnête, à tous ceux qui sentent en eux ces nobles et divins instincts"(ii). Plus loin Lamartine dit : "Parce que le poète voit Dieu partout, on a cru qu'il le voyait en tout... Mais refuser l'individualité suprême, la conscience et la domination de soi-même à Celui qui nous a donné l'individualité, la conscience de nous-mêmes et la liberté, c'est refuser la lumière au soleil et la goutte d'eau à l'Océan. Non, mon Dieu est le Dieu de l'Evangile, le Père qui est au Ciel, c'est-à-dire qui est partout"(iii).

Pour conclure sur le caractère de Jocelyn, voilà ce

.....

- (i) Lamartine.- Jocelyn, Epilogue, p.288.
- (ii) Lamartine.- Jocelyn, Post-Scriptum, p.XX.
- (iii) Ibid.

jusqu'à la mort, élève son âme à Dieu, le maître de toute sa destinée.

L'histoire de Geneviève commence presque de même par son amour pour Cyprien qui l'aime; et ils se seraient mariés si Geneviève ne s'était aperçue que Josette, sa soeur cadette, aime aussi Cyprien. Geneviève se sacrifie alors : elle prend sur elle une faute commise par Josette et garde ce secret jusqu'à la mort de celle-ci, afin que la mémoire de sa soeur ne soit pas flétrie. Elle se laisse mépriser, calomnier, chasser; elle se fait servante, mendicante, errant sans asile dans la neige à travers la montagne. Enfin on lui rend justice; elle devient alors la servante du curé du village, puis la gardienne d'un humble hospice montagnard, où elle continue sa vie à faire le bien autour d'elle.

Lamartine aime ainsi à nous présenter des héros sans gloire, les bons, les humbles, qui travaillent et qui souffrent; les obscurs, les misérables et les martyrs, mais les plus nobles aussi, car le Ciel leur sourit. Ces héros peuvent être considérés par certains comme des sots qui ignorent le mal, qui s'attribuent des souffrances sans que ce soit nécessaire, mais Lamartine a voulu nous montrer autre chose : il veut qu'on fasse honneur à leur pauvreté et à la sublimité de leurs sentiments, qu'on les admire comme des modèles de la vertu, du sacrifice et de l'abnégation. Ces héros restent sans amertume, sans révolte, même devant le mal, parce qu'ils ont confiance dans la justice de Dieu, dans le triomphe définitif du bien.

Ainsi, les héros lamartiniens, loin d'être des rêveurs ineptes et pleurards, sont des forces puissantes contre le désespoir et le pessimisme du temps. Ils sont peut-être assez invraisemblables dans leur courage surhumain devant les misères et les déceptions de la vie, mais aux bons, aux justes, il n'y a rien

d'impossible. Car ces héros portent en eux, dans leurs conditions diverses, un peu de l'âme de Lamartine lui-même : "Je ne me souviens que des bons. J'oublie sans effort les autres. Mon âme est comme ces cribles où les laveurs d'or du Mexique recueillent les paillettes du pur métal dans les torrents des Cordillères. Le sable en retombe, l'or y reste. A quoi bon charger sa mémoire de ce qui ne sert pas à nourrir, à charmer, ou à consoler le cœur?"(1).



ศูนย์วิทยทรัพยากร  
จุฬาลงกรณ์มหาวิทยาลัย

.....

(1) Lamartine.- Les Confidences, Préface, p.15.